

persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances et à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté, la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très-jeune et malgré elle, au comte d'Houdetot, homme de condition, brave militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de Saint-Lambert tous les mérites de son mari avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus et les plus rares talents. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un pareil attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par des vertus.

C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à Saint-Lambert, qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, et il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons; et, pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint, je

la vis, j'étois ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle, je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot elle-même, mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole fictive de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement nouveau, mais délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit, et je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentiments, quand j'en prenois de semblables; j'avalais à longs traits la coupe empoisonnée, sans en sentir encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour.

Malgré les mouvements extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé: ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à madame d'Houdetot. Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé, quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, et de lui en laisser deviner la cause: c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune et aimable, ou que dans la suite madame d'Houdetot eût été foible, je blâmerois ici sa conduite; mais, tout cela n'étant pas, je ne puis que l'applaudir et l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité et de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi sans en dire la cause à Saint-Lambert, qui l'avoit lui-même engagée à me voir; c'étoit exposer deux amis à une rupture, et peut-être à un éclat qu'elle devoit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime et de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie; sans la flatter, elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant et à elle-même un ami dont elle faisoit cas: elle ne me parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pouvions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bernoit

pas toujours à ces exhortations amicales, et ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même; sitôt que je fus seul, je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable. La force avec laquelle je me reprochai le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissants motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentiments, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion, de plus, qui, loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération, qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour madame d'Houdetot? Ne diroit-on pas, à mes présomptueux remords, que mon équipage, ma galanterie, mon air, vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aise en toute sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à Saint-Lambert.

On a vu que jamais je ne fus avantageux , même dans ma jeunesse. Cette modeste façon de penser étoit dans mon tour d'esprit ; elle flattoit ma passion : c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve , et rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les âmes honnêtes , que le vice n'attaque jamais à découvert , mais qu'il trouve le moyen de surprendre en se masquant toujours de quelque sophisme , et souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords , je le fus bientôt sans mesure ; et , de grâce , qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer ; et puis , pour me rendre entreprenant , elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Madame d'Houdetot , sans cesser de me rappeler à mon devoir , à la raison , sans jamais flatter un moment ma folie , me traitoit au reste avec la plus grande douceur , et prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi , je le proteste , si je l'avois crue sincère ; mais la trouvant trop vive pour être vraie , n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour désormais , si peu convenable à mon âge et à ma parure , m'avoit avili aux yeux de madame d'Houdetot , que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi et de mes douceurs surannées ; qu'elle en avoit fait confidence à Saint-Lambert , et

que , l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues , ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête et me persifler. Cette bêtise , qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans auprès de madame de Larnage , que je ne connoissois pas , m'eût été pardonnable à quarante-cinq auprès de madame d'Houdetot , si j'eusse ignoré qu'elle et son amant étoient trop honnêtes gens l'un et l'autre pour se faire un aussi barbare amusement.

Madame d'Houdetot continuoît à me faire des visites que je ne tardai pas de lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisons de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer et de Poser dire , j'aurois été dans la plus douce situation si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses ; mais mon cœur , incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe , ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons ; elle en voulut rire : cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet. Elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible. Elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant : le pas étoit

délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être, qu'une femme, ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder : elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle ; et j'eus l'humiliation de voir que l'embrassement dont ses légères faveurs allumoient mes sens n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fautive avec madame d'Houdetot et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans le détail de nos longs et fréquents tête-à-tête, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différents sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah ! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payèrent bien l'arrérage ! et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver près d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils ?

Mais j'ai tort de dire un amour non partagé : le mien l'étoit en quelque sorte ; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant, moi pour elle ; nos soupirs, nos déli-

cieuses larmes se confondoient. Tendres confidants l'un de l'autre, nos sentiments avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; et toutefois, au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment ; et moi je proteste, je jure à la face du ciel, que, si quelquefois égaré par mes sens j'ai tenté de la rendre infidèle, jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon âme. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur : en souiller la divine image eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie ! ah ! cela se pouvoit-il jamais ! non, non ; je le lui ai cent fois dit à elle-même : eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts moments de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Ermitage à Eau-bonne ; dans mes fréquents voyages il m'est arrivé quelquefois d'y coucher : un soir, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée et qu'elle avoit fait exécuter. Souvenir immor-

tel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon , sous un acacia tout chargé de fleurs , je trouvai , pour rendre les mouvements de mon cœur , un langage vraiment digne d'eux . Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime , si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme . Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin , dans un transport involontaire , elle s'écria : Non , jamais homme ne fut si aimable , et jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami Saint-Lambert nous écoute , et mon cœur ne sauroit aimer deux fois . Je me tus en soupirant ; je l'embrassai ; quel embrassement ! Mais ce fut tout . Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule , c'est-à-dire loin de son amant et de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours , et toujours l'amour en tiers entre elle et moi . Nous avions soupé tête-à-tête , nous étions seuls , dans un bosquet , au clair de la lune , et , après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre , elle sortit , au milieu de la nuit , de ce bosquet et des bras de son ami , aussi intacte , aussi pure de corps et de cœur qu'elle y étoit entrée . Lecteur , pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus .

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille , comme auprès de Thé-



Nyon. JF. sculpt.

Non, jamais homme ne fut si aimable ,

Ambroise Tardieu direct.

rèse et de maman. Je l'ai déjà dit; c'étoit de l'amour cette fois, et l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissements, ni les palpitations, ni les mouvements convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement; on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Ermitage à Eaubonne: je passois par les coteaux d'Andilly, qui sont charmants. Je révois, en marchant, à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasoit le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblants ne pouvoient me soutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois, en partant, de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidents qui en étoient la suite revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer, et, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne, foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle

que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtait cher! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, et surtout sa durée pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre: ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur, transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge

s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour madame d'Houdetot. Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère; elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin, et comme madame d'Houdetot avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point, que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie; moi, vrai, maladroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prise que nous n'aurions fait si nous eussions été coupables. Nous allions l'un et l'autre à la Chevette; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocents projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de madame d'Épinay, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner et se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur par ses yeux de rage et d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur quand elle est vive; madame d'Épinay, violence, mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner; et, dans le même temps qu'elle redoublait avec moi d'attentions, de soins, et presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa

belle-sœur de procédés malhonnêtes, et de marques d'un dédain qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas ; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentiments contraires en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à madame d'Houdetot. La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, et même sans lui en savoir plus mauvais gré. Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, et toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en apercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que, ne voyant rien que Sophie (c'étoit un des noms de madame d'Houdetot), je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison et des survenants. Le baron d'Holbach, qui n'étoit jamais venu que je sache à la Cheyrette, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois fort soupçonné madame d'Épinay d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le citoyen amoureux : mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder noir, selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards auxquels je ne comprenois rien. J'ou-

vrois de grands yeux sans rien répondre ; madame d'Épinay se tenoit les côtés de rire ; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire, si je m'en étois aperçu, eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaîté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'eût peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir madame d'Houdetot à Eaubonne, au retour d'un de ses voyages de Paris, je la trouvai triste, et je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre, parce que madame de Blainville, sœur de son mari, étoit là ; mais, sitôt que je pus trouver un moment, je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. Saint-Lambert est instruit et mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tu de nos liaisons, qui s'étoient faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis ; l'on m'a fait tort, mais n'importe. On rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous

devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'aurois dû être le mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eût peut-être suffi pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétoient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoît le coup.

Nous savions l'un et l'autre que madame d'Épinay étoit en commerce de lettres avec Saint-Lambert. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à madame d'Houdetot, dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, et que les succès passagers de quelques-uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs Grimm, qui, ce me semble, avoit suivi M. de Castries à l'armée, étoit en Westphalie aussi-bien que Saint-Lambert ; ils se voyoient quelquefois. Grimm avoit fait près de madame d'Houdetot quelques tentatives qui n'avoient pas

réussi. Grimm, très-piqué, cessa tout-à-fait de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, et dont lui Grimm, depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur madame d'Épinay se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la Chevette, Thérèse y venoit souvent, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé, soit pour m'apporter mes lettres. Madame d'Épinay lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas, madame d'Houdetot et moi. Sur son aveu, madame d'Épinay la pressa de lui remettre les lettres de madame d'Houdetot, l'assurant qu'elle les recachèteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse, sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, et même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très-heureuse ; car madame d'Épinay la faisoit guetter à son arrivée ; et, l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de Margency dîner à l'Ermitage pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec Margency, pour entrer dans mon cabinet avec la mère et la fille, et les presser de lui montrer

les lettres de madame d'Houdetot. Si la mère eût su où elles étoient, les lettres étoient livrées, mais heureusement la fille seule le savoit, et nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein de fidélité, de générosité, d'honnêteté, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Madame d'Épinay, voyant qu'elle ne pouvoit la séduire, s'efforça de l'irriter par la jalousie, en lui reprochant sa facilité et son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entre eux un commerce criminel? Si malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de madame d'Houdetot aussitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec soin les pièces, et donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais, voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois affaire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec madame d'Épinay à son exemple, et d'user de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel ; et, avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouver-

tement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un et de l'autre en cette occasion.

BILLET DE MADAME D'ÉPINAY.

(Liasse A, n° 44.)

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas, mon
 » cher ami? Je suis inquiète de vous. Vous
 » m'aviez tant promis de ne faire qu'aller et
 » venir de l'Ermitage ici. Sur cela, je vous ai
 » laissé libre; et point du tout, je vous laissez
 » passer huit jours. Si on ne m'avoit pas dit
 » que vous étiez en bonne santé, je vous croi-
 » rois malade. Je vous attendois avant-hier ou
 » hier, et je ne vous vois point arriver. Mon
 » Dieu, qu'avez-vous donc? Vous n'avez point
 » d'affaires : vous n'avez pas non plus de cha-
 » grins ; car je me flatte que vous seriez venu
 » sur-le-champ me les confier. Vous êtes donc
 » malade? tirez-moi d'inquiétude bien vite, je
 » vous en prie. Adieu, mon cher ami : que
 » cet adieu me donne un bonjour de vous. »

RÉPONSE.

Ce mercredi matin.

« Je ne puis rien vous dire encore. J'attends
 » d'être mieux instruit et je le serai tôt ou
 » tard. En attendant, soyez sûre que l'inno-

» cence accusée trouvera un défenseur assez
 » ardent pour donner quelque repentir aux
 » calomnieurs quels qu'ils soient. »

SECOND BILLET DE LA MÊME.

(Liasse A, n° 45.)

« Savez-vous que votre lettre m'effraie? Qu'est-
 » ce qu'elle veut donc dire? Je l'ai relue plus
 » de vingt-cinq fois. En vérité, je n'y com-
 » prends rien. J'y vois seulement que vous
 » êtes inquiet et tourmenté, et que vous at-
 » tendez que vous ne le soyez plus pour m'en
 » parler. Mon cher ami, est-ce là ce dont nous
 » étions convenus? qu'est donc devenue cette
 » amitié, cette confiance, et comment l'ai-je
 » perdue? Est-ce contre moi ou pour moi que
 » vous êtes fâché? Quoi qu'il en soit, venez
 » dès ce soir; je vous en conjure; souvenez-
 » vous que vous m'avez promis, il n'y a pas huit
 » jours, de ne rien garder sur le cœur, et de
 » me parler sur-le-champ. Mon cher ami, je
 » vis dans cette confiance..... Tenez, je viens
 » encore de lire votre lettre; je n'y conçois pas
 » davantage, mais elle me fait trembler. Il
 » me semble que vous êtes cruellement agité.
 » Je voudrais vous calmer; mais comme
 » j'ignore le sujet de vos inquiétudes, je ne sais
 » que vous dire, sinon que me voilà tout aussi
 » malheureuse que vous, jusqu'à ce que je
 » vous aie vu. Si vous n'êtes pas ici ce soir à

» six heures, je pars demain pour l'Ermitage,
 » quelque temps qu'il fasse et dans quelque
 » état que je sois; car je ne saurois tenir à cette
 » inquiétude. Bonjour, mon cher bon ami. A
 » tout hasard, je risque de vous dire, sans
 » savoir si vous en avez besoin ou non, de
 » tâcher de prendre garde, et d'arrêter les pro-
 » grès que fait l'inquiétude dans la solitude.
 » Une mouche devient un monstre, je l'ai sou-
 » vent éprouvé. »

RÉPONSE.

Ce mercredi soir.

« Je ne puis ni vous aller voir, ni recevoir
 » votre visite, tant que durera l'inquiétude où
 » je suis. La confiance dont vous parlez n'est
 » plus, et il ne vous sera pas aisé de la recou-
 » vrer. Je ne vois à présent dans votre em-
 » pressement que le désir de tirer des aveux
 » d'autrui quelque avantage qui convienne à
 » vos vues; et mon cœur, si prompt à s'épan-
 » cher dans un cœur qui s'ouvre pour le re-
 » cevoir, se ferme à la ruse et à la finesse. Je
 » reconnois votre adresse ordinaire dans la
 » difficulté que vous trouvez à comprendre mon
 » billet. Me croyez vous assez dupe pour pen-
 » ser que vous ne l'avez pas compris? Non,
 » mais je saurai vaincre vos subtilités à force
 » de franchise. Je vais m'expliquer plus clai-

» rement, afin que vous m'entendiez encore
» moins.

» Deux amants bien unis et dignes de s'aimer
» me sont chers : je m'attends bien que vous
» ne saurez pas qui je veux dire, à moins que
» je ne vous les nomme. Je présume qu'on
» a tenté de les désunir, et que c'est de moi
» qu'on s'est servi pour donner de la jalousie à
» l'un des deux. Le choix n'est pas fort adroit,
» mais il a paru commode à la méchanceté ; et
» cette méchanceté, c'est vous que j'en soup-
» çonne. J'espère que ceci devient plus clair.

» Ainsi donc la femme que j'estime le plus
» auroit de mon su l'infamie de partager son
» cœur et sa personne entre deux amants, et
» moi celle d'être un de ces deux lâches ! Si je
» savois qu'un seul moment de la vie vous eus-
» siez pu penser ainsi d'elle et de moi, je vous
» haïrois jusqu'à la mort. Mais c'est de l'avoir
» dit, et non de l'avoir cru, que je vous taxe.
» Je ne comprends pas en pareil cas auquel
» c'est des trois que vous avez voulu nuire ;
» mais si vous aimez le repos, craignez d'avoir
» eu le malheur de réussir. Je n'ai caché ni à
» vous ni à elle tout le mal que je pense de cer-
» taines liaisons, mais je veux qu'elles finissent
» par un moyen aussi honnête que sa cause, et
» qu'un amour illégitime se change en une éter-
» nelle amitié. Moi qui ne fis jamais de mal à
» personne, servirois-je innocemment à en

» faire à mes amis ? Non, je ne vous le pardon-
» nerois jamais, je deviendrois votre irréconci-
» liable ennemi. Vos secrets seuls seroient tou-
» jours respectés, car je ne serai jamais un
» homme sans foi.

» Je n'imagine pas que les perplexités où je
» suis puissent durer bien long-temps. Je ne
» tarderai pas à savoir si je me suis trompé.
» Alors j'aurai peut-être de grands torts à ré-
» parer, et je n'aurai rien fait en ma vie de si
» bon cœur. Mais savez-vous comment je rachè-
» terai mes fautes durant le peu de temps qui
» me reste à passer près de vous ? En faisant ce
» que nul autre ne fera que moi ; en vous disant
» franchement ce qu'on pense de vous dans le
» monde, et les brèches que vous avez à réparer
» dans votre réputation. Malgré tous les pré-
» tendus amis qui vous entourent, quand vous
» m'aurez vu partir, vous pourrez dire adieu à
» la vérité ; vous ne trouverez plus personne
» qui vous la dise. »

TROISIÈME BILLET DE LA MÊME.

(Liasse A, n° 46.)

« Je n'entendois pas votre lettre de ce matin :
» je vous l'ai dit, parce que cela étoit. J'entends
» celle de ce soir : n'ayez pas peur que j'y ré-
» ponde jamais ; je suis trop pressée de l'oublier,
» et, quoique vous me fassiez pitié, je n'ai pu
» me défendre de l'amertume dont elle me rem-

» plit l'âme. Moi ! user de ruses , de finesses
 » avec vous ! moi , accusée de la plus noire des
 » infamies ! Adieu , je regrette que vous ayez
 » la... adieu , je ne sais ce que je dis... adieu :
 » je serai bien pressée de vous pardonner. Vous
 » viendrez quand vous voudrez ; vous serez reçu
 » mieux que ne l'exigeroient vos soupçons. Dis-
 » pensez-vous seulement de vous mettre en
 » peine de ma réputation. Peu m'importe celle
 » qu'on me donne. Ma conduite est bonne , et
 » cela me suffit. Au surplus , j'ignorois absolu-
 » ment ce qui est arrivé aux deux personnes
 » qui me sont aussi chères qu'à vous. »

Cette dernière lettre me tira d'un terrible em-
 barras , et me plongea dans un autre qui n'étoit
 guère moindre. Quoique toutes ces lettres et
 réponses fussent allées et venues dans l'espace
 d'un jour avec une extrême rapidité , cet inter-
 valle avoit suffi pour en mettre entre mes
 transports de fureur , et pour me laisser réflé-
 chir sur l'énormité de mon imprudence. Ma-
 dame d'Houdetot ne m'avoit rien tant recom-
 mandé que de rester tranquille , de lui laisser
 le soin de se tirer seule de cette affaire , et d'éviter ,
 surtout dans le moment même , toute rupture
 et tout éclat ; et moi , par les insultes les plus
 ouvertes et les plus atroces , j'allois achever de
 porter la rage dans le cœur d'une femme qui
 n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois
 naturellement attendre de sa part qu'une ré-

ponse si fière , si dédaigneuse , si méprisante ,
 que je n'aurois pu , sans la plus indigne lâcheté ,
 m'abstenir de quitter sa maison sur-le-champ.
 Heureusement , plus adroite encore que je n'é-
 tois emporté , elle évita par le tour de sa réponse
 de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit
 ou sortir ou l'aller voir sur-le-champ ; l'alter-
 native étoit inévitable. Je pris le dernier parti ,
 fort embarrassé de ma contenance dans l'expli-
 cation que je prévoyois. Car , comment m'en
 tirer sans compromettre ni madame d'Houdetot
 ni Thérèse ? et malheur à celle que j'aurois
 nommée ! il n'y avoit rien que la vengeance
 d'une femme implacable et intrigante ne me fit
 craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit
 pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé
 que de soupçons dans mes lettres , afin d'être
 dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que
 cela rendoit mes emportements plus inexcusa-
 bles , nuls simples soupçons ne pouvant m'au-
 toriser à traiter une femme , et surtout une
 amie , comme je venois de traiter madame d'É-
 pinay. Mais ici commence la grande et noble
 tâche que j'ai dignement remplie , d'expier mes
 fautes et mes foiblesses cachées , en me chargeant
 du blâme de fautes plus graves dont j'étois in-
 capable , et que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois
 redoutée , et j'en fus quitte pour la peur. A mon
 abord , madame d'Épinay me sauta au cou en
 fondant en larmes. Cet accueil inattendu , et de

la part d'une ancienne amie, m'émut puissamment; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, et tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où, dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le soupé, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clairvoyants. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après le soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, et nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels, lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité que, s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus; et tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, et je m'en retournai comme

j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, et je crus bêtement qu'elle l'oublioit de même, parce qu'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles que je ne m'étois point attirés, et qui n'avoient pour toute cause que le désir de m'arracher de ma solitude (1) à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot et des Holbachiens. Depuis mon établissement à l'Ermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par Deleyre; et je vis bientôt, aux plaisanteries de celui-ci sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'ermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire que j'avois lu avec l'intérêt et l'attention qu'on donne aux

(1) C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

(Cette note n'est point dans le manuscrit autographe.)

ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de poétique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris et même un peu contristé d'y trouver, parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables, contre les solitaires, cette âpre et dure sentence, sans aucun adoucissement : *il n'y a que le méchant qui soit seul*. Cette sentence est équivoque, ce me semble, et présente deux sens : l'un très-vrai ; l'autre très-faux, puisqu'il est même de toute impossibilité qu'un homme seul, et qui veut être seul, puisse et veuille nuire à personne. La sentence en elle-même exigeoit donc une interprétation ; elle l'exigeoit bien plus, ce me semble, de la part d'un auteur qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré depuis six mois dans une solitude. Il me paroissoit également malhonnête et choquant, ou d'avoir oublié, en la publiant, qu'il avoit un ami solitaire, ou, s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devoit non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui, dans tous les temps, ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise, avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, et je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentiments de sa part.

Mais excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, sur tout ce qui ne regardoit que moi seul ; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner malgré moi, comme un enfant ; rebuté de sa facilité à promettre et de sa négligence à tenir, ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part, et de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef ; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois les jours marqués par lui-même, et de dîner seul le soir après être allé au-devant de lui jusqu'à Saint-Denis, et l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave et me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur et un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes ; et ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article : la voici mot pour mot (liasse A, n° 33) : « Je suis » bien aise que mon ouvrage vous ait plu, qu'il » vous ait touché. Vous n'êtes pas de mon avis » sur les ermites ; dites-en tant de bien qu'il » vous plaira, vous serez le seul au monde dont » j'en penserai ; encore y auroit-il bien à dire là- » dessus, si l'on pouvoit vous parler sans vous » fâcher. Une femme de quatre-vingts ans ! etc.

» On m'a dit une phrase d'une lettre du fils de
 » madame d'Épinay qui a dû vous peiner beau-
 » coup, ou je connois mal le fond de votre âme. »

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Ermitage, madame Le Vasseur parut s'y déplaire et trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle si plaisoit davantage, d'y payer son loyer, et d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Ermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien; et l'on voyoit que cela étoit vrai; car elle y rajeunissoit, pour ainsi dire, et s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Ermitage, qui réellement étoit un séjour charmant, aimant fort le petit tripotage du jardin et des fruits dont elle avoit le maniement; mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire pour tâcher de m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, et me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge, sans songer qu'elle et beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolonge la

vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorency que j'avois à ma porte, et comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, et que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Madame Le Vasseur, qui mangeoit beaucoup et avec une grande voracité, étoit sujette à des débordements de bile et à de fortes diarrhées qui lui dureroient quelques jours et lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien et laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Ermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des apothicaires et des médecins à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser sortir les vieilles gens de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence: qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul; et c'étoit là ce que signifioit son exclamation pathétique: *Une femme de quatre-vingts ans!* etc.

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche, qu'en m'en rapportant à madame Le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à madame d'Épinay. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, et je lui montrai celle que je vais transcrire, et que j'écrivis à madame d'Épinay au sujet d'une réponse que j'avois voulu